



*Hey salut
toi !*

ANNE-MARIE PIERRE

Anne-Marie Pierre

Hey salut toi !

© Anne-Marie Pierre, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4973-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1 – SONIA

Le réveil sonne. Nous sommes lundi et la semaine recommence. Je m'étire dans mon lit au maximum, mes bras vers le haut, mes doigts touchent le mur qui me sert de tête de lit et mes pieds dépassent du matelas, le froid me lèche légèrement les orteils, c'est le signal que je suis étirée au maximum. Je relâche mes muscles, je bâille puis me décide à me lever. Tous les matins, c'est le même rituel : je vais dans la salle de bains, je me lave le visage, vérifie si de nouvelles rides sont apparues dans la nuit. Je n'ai que vingt-sept ans mais depuis toute petite on me parle de ce cap des trente ans où le corps ralentit, vieillit, prend un coup. Alors chaque matin je vérifie, au cas où je serais en avance. Puis je prends la pince à épiler, je fais le tour de mes sourcils, de ma lèvre supérieure et de mon menton ; pas d'intrus ce matin, c'est bien. Je regarde attentivement mon grain de beauté situé dans le cou, un réflexe depuis qu'il est apparu à mes quinze ans. Le dermatologue m'a donné un fascicule répertoriant toutes les couleurs des grains de beauté, leurs évolutions et les signaux d'alerte. Le médecin pensait bien faire et me rassurer, sans se douter que ce bout de papier, écorné et déchiré, me suivrait toute ma vie et serait accroché à mon miroir. Mon grain de beauté est toujours de la même couleur, n'a pas de relief et est identique aux jours précédents. C'est bon, je peux me détendre. Je me dis qu'il va falloir que j'aille voir un psy surtout, j'ai trop d'angoisses. Je me lave le visage, m'essuie et me mets de la crème hydratante.

J'ai arrêté de m'habiller avant de déjeuner. Une fois sur deux, je devais me changer, parce que le chocolat avait coulé sur mon T-shirt ou le jus d'orange sur mon pantalon. D'ailleurs, je regarde mon pyjama et il est dans un état pathétique. Deux jours maximums par pyjama. Je suis arrivée au quota. Direction le linge. Je me retrouve torse nue, en culotte, et me regarde dans le reflet de la porte-fenêtre du salon. Les volets sont fermés, donc je me vois très bien à travers la vitre. Je remarque que j'ai pris du ventre, un peu, mais sinon mon corps ne change pas. Je ne suis ni trop fine, ni trop musclée, ni trop grosse. Je suis dans la moyenne, mon corps est banal, je n'ai pas une forte poitrine, mon petit bonnet B m'a toujours plu. Je suis restée tellement d'années sur ce bonnet A, je le détestais ! Quand le B est arrivé, ce fut la révolution, j'avais dix-huit ans. Je me regarde une nouvelle fois. Mes fesses rebondies ont toujours été ma fierté et l'angle de vue préféré de mon entourage masculin. Check-up fait. Je branche le chauffage soufflant dans la cuisine, je me fais chauffer un bol de lait avec du

chocolat en poudre et mes biscottes sont tartinées de beurre et confiture. Je m'installe sur le haut bar de la cuisine qui fait également table à manger. Mes pieds nus sont réchauffés et la pièce se transforme en four très rapidement. J'adore cette sensation de bien-être. C'est l'été dans ma cuisine, alors que nous sommes en janvier. Je déjeune, le lait brûlant me tombe sur le ventre, il était vraiment très chaud... Je me nettoie vite avec de l'eau, je finis de déjeuner, éteins le soufflant et repars dans la salle de bains. Je me coiffe, je me brosse les dents, me maquille, très peu, crayon noir, mascara et du rouge à lèvres rose naturel. C'est le maquillage de travail, c'est simple et cela me prend cinq minutes le matin. Je regarde mon portable : 6 h 15. Parfait. Je ne commence qu'à 7 heures. En général, j'arrive au travail un quart d'heure avant.

Je commence à me préparer, je mets cet horrible pantalon noir qui moule mon derrière et part en pattes d'éléphant aux chevilles, un chemisier blanc, à l'origine, mais qui à force d'être mélangé et lavé avec d'autres habits a plutôt tendance à être gris très clair. Une veste noire, style tailleur, avec une petite poche côté cœur où j'épinge mon badge : SONIA – Responsable de salle. Il faut absolument que je parle au patron de cette tenue qui n'est vraiment plus au goût du jour et pas très pratique.

Je prends mon sac qui se trouve dans l'entrée, mets mes chaussures, des converses blanches. Un coup d'œil sur l'appartement pour être sûre de ne rien oublier, la main sur la porte d'entrée.

Mon appartement est du style transversal. Le regard vers la droite, je vérifie que la porte de la salle de bains et des toilettes est fermée, ainsi que celle de ma chambre. Je claque la porte et commence à y insérer la clé. Je l'ouvre à la volée et remarque que j'ai laissé tous les volets clos. Je cours pour appuyer sur le rideau électrique de ma chambre, de la cuisine et aussi de la porte-fenêtre du salon, qui laisse apparaître un petit balcon. Le stress de la course entraîne une boule au ventre et l'envie d'aller aux toilettes. Le soleil s'invite dans tout l'appartement. J'y respire cette odeur de soleil frais d'hiver et me détends. Je ferme de nouveau la porte et la réouvre pour vérifier que la plaque est bien éteinte. Un psy. Prendre rendez-vous.

Je ferme définitivement à double tour, non sans vérifier, en appuyant sur la poignée, que c'est bien clos.

J'habite tout en haut d'un immeuble de deux étages, et il y a quatre ans j'ai acheté cet appartement. Le propriétaire a revendu l'immeuble qui dispose de quatre appartements – deux par paliers – et d'un commerce en rez-de-chaussée qui, à ce jour, n'a pas de boutique. Maintenant, il y a M. Cheru, propriétaire de

quatre-vingts pour cents de l'immeuble, et moi-même. Nous sommes en copropriété et je dois recevoir environ trente-cinq prospectus par mois d'agences immobilières qui souhaitent racheter mon bien, car « quelqu'un est très intéressé pour l'acheter ». Prenez-moi pour un lapin de trois semaines... Je n'ai pas de voisins de palier, il semble que l'appartement en face du mien soit toujours en attente de rénovation totale, et depuis mon emménagement je n'ai jamais vu cette porte ouverte. Je descends mes deux étages par les escaliers, il n'y a pas d'ascenseur ici, et tant mieux, les frais de copropriété en sont moins élevés.

Je continue ma descente et arrive au rez-de-chaussée où deux enfants sortent du local poubelle en criant afin de m'effrayer. Ils ont réussi. Je pose ma main sur le cœur et lance un petit cri de peur. Les enfants sont morts de rire et se bidonnent devant moi. Leur mère, Mégane, récupère le courrier dans sa boîte aux lettres dans le hall d'entrée et les gronde gentiment. Ce sont mes voisins d'en dessous, et Mégane, c'est ma meilleure amie.

— Bonjour Sonia, excuse-moi. Ce matin, ils se sont réveillés en très grande forme !

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas comme s'ils me faisaient le coup souvent...

En réalité si, à chaque fois qu'ils sont là. Nous partons ensemble de l'immeuble, et toutes les semaines, j'ai droit à ce moment de frayeur. Mégane est mère célibataire de trente ans avec deux enfants, des jumeaux de six ans, Lucas et Théo. Leur maman, c'est une force de la nature, comme on dit. Elle gère tout, toute seule, elle travaille à la station-service du village du lundi au vendredi et fait beaucoup d'heures dans la semaine, elle encaisse toute la journée les clients qui viennent faire leur plein de voiture et de jérémiade, en gardant toujours le sourire. Je ne l'ai jamais vue faillir. Toujours la tête haute, juste et géniale. Elle a toujours vécu ici.

Dès notre première rencontre dans ce hall, nous avons eu un coup de cœur toutes les deux, en toute amitié bien sûr. Nous avons commencé par nous dire bonjour, nous rendre compte que nous avions presque les mêmes horaires de travail, et du coup, nous nous croisions souvent. Elle bénéficie de la garde alternée avec son ex-compagnon. Une semaine sur deux, elle a plus de temps pour elle. Je courais au moins trois fois par semaine quand j'ai emménagé. Comme elle n'avait pas perdu son poids de grossesse, elle m'a proposé de m'accompagner. Nous avons commencé à nous rapprocher comme ça, dans le sport pour moi et la douleur pour elle. Nous avons fini par courir moins vite pour pouvoir parler et suivre quand même le rythme, puis par marcher seulement, puis par prendre l'apéro le samedi soir qu'elle avait de libre. Adieu le sport. Il

faudrait que je m'y remette, même si mon travail fait un beau relais et ne me fait pas prendre de poids.

Ce matin, je vois bien que Mégane a les traits tirés et fatigue un peu. Ses deux petits hommes courent tout autour d'elle et manquent de peu de la faire tomber. Elle souffle sur sa mèche tombée sur le front, qui s'échappe de son bandana, en levant les yeux au ciel. Elle porte sa salopette en jean marron, que je lui envie depuis un moment, et un pull beige par-dessus avec ses espadrilles de même couleur. Un peu léger pour un hiver... Elle a son style un peu bohème roots, mais ne lui dites pas que je pense ça, elle déteste me l'entendre dire. Et pourtant.

— Nous nous voyons samedi ? Ça te fera du bien de couper un peu.

— Ooooh que oui ! me répond-elle.

— Bonne journée à toi, ma biche, et bonne journée, les monstres !

Les jumeaux tirent leur mère par la manche du pull et me font un signe de la main.

— Au revoir, tata ! me disent-ils en chœur.

— Nous allons être en retard, maman, dépêche !

— Salut ma chérie, à demain ! me lance Mégane en suivant ses enfants.

Ils sont partis et le silence a repris sa place en deux secondes. Incroyable...

J'ouvre ma boîte aux lettres, au cas où un courrier s'y serait glissé dans la nuit, puis je quitte l'immeuble.

Je prends une grande inspiration et regarde la jolie place pavée et en carré, située au pied de l'immeuble. Il y a une fontaine en son centre qui ne fonctionne pas pendant les mois d'hiver, sa mise en route ne se fait qu'au printemps, vers le mois de mai. Les bancs tout autour sont vides et les massifs de fleurs sont recouverts d'une fine couche de gel. C'est triste. Je regarde les bâtiments alentour, les volets commencent à se lever et les lumières à s'allumer. Le village se réveille tranquillement. La grande route passante avec ses feux n'accueille encore personne à cette heure-ci. D'ici quinze minutes, ce sera tout l'inverse. Les bouchons, les klaxons, les arrêts des bus pour le ramassage scolaire, les enfants qui crient, les adolescents qui se bécotent sur ces mêmes bancs, les cafés qui coulent à flots. Je profite de cet instant de calme avant la tempête.

Le froid a bien envahi mes poumons et je suis maintenant frigorifiée. Je me rends compte que je n'ai pris ni écharpe, ni manteau, ni bonnet. Pauvre Sécurité sociale... Ça sent le rendez-vous chez le médecin.

Je fais exactement trois pas et j'ouvre la porte du restaurant où je travaille. Il est à deux mètres de la porte de mon immeuble. Idéal.

CHAPITRE 2 – SONIA

J'avais quinze ans quand mes parents, las de me voir ne rien faire sur mon canapé durant les deux mois des vacances d'été, ont décidé de me faire travailler dans le restaurant de notre village à Flanche. Autant je me sentais perdue, adolescente, dans mes études et ma recherche d'identité, autant ce job d'été a été une révélation pour moi. Mon travail consistait à prendre les réservations, accueillir les clients, les installer, faire la plonge, ranger la salle après le service. Le propriétaire Michel, ou Michou, pour les intimes, faisait les repas et le service. C'était une petite institution du village qui accueillait quinze couverts maximum le midi ; et le soir, sa femme Rosaline venait me remplacer. Je ne comptais pas mes heures et étais heureuse d'avoir trouvé une occupation pour ces longs mois de canicule.

Après l'obtention de mon brevet avec mention, je me suis dirigée en bac pro commercialisation et services en restauration. Le diplôme était axé sur la préparation, la décoration de la salle, le service et la commercialisation des mets et des vins. J'ai étudié pendant trois ans les rudiments du métier et, chaque été, je travaillais chez Michou et Rosaline, qui m'accueillaient les bras ouverts. Là où j'ai bien confirmé que ce métier était fait pour moi, c'est lorsque j'ai reçu la médaille du mérite offerte par le lycée, pour avoir été major de ma promo trois années de suite. Le diplôme n'a été qu'une formalité.

Mes parents ont tous les deux pleuré quand j'ai ramené ma feuille format A4 signée par le rectorat, stipulant la bonne obtention du diplôme. Je dois dire que, sans eux, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Ils m'ont donné le goût du travail, se sont saignés chaque mois pour pouvoir me payer une chambre de bonne où il n'y avait qu'un lit une place et une minuscule douche. Je partageais mes toilettes et la cuisine avec cinq autres élèves du lycée hôtelier de Saint-Jean-Pied-de-Port. Mes parents sont venus me chercher tous les week-ends, qu'importe le temps, à plus d'une heure de route, pour que je puisse profiter d'eux et me reposer avant de repartir pour des semaines aussi rudes les unes que les autres tant dans l'apprentissage que dans le mental et la discipline. Tous les dimanches soir, lorsqu'ils me déposaient tous les deux au pied du dortoir j'avais le droit au sempiternel : « Sonia, ma chérie, ne lâche pas, la vie est un combat. » Et tous les dimanches soir, quand je regardais leurs yeux fatigués par les heures supplémentaires qu'ils faisaient pour pouvoir assurer mon avenir, je savais que je devais tout donner, tout leur donner, tout leur rendre. Alors j'ai fait ce qu'il

fallait pour y arriver.

À la fin de mes études, un stage m'a été proposé dans le village voisin de mes parents à Nariet, dans le plus grand restaurant du canton. M. Debout, le gérant, souhaitait former un jeune. Il avait un début de bedaine, mais pas trop visible, il portait tous les jours des chemises à manches longues imprimées, un peu fantaisie, repassées sans un pli, jamais, une cravate et un pantalon de costume noir. M. Debout avait la cinquantaine passée, des cheveux poivre et sel avec une coupe en brosse. Toujours tendance, M. Debout, toujours au top de sa forme. Je ne sais pas vraiment expliquer pourquoi, mais il m'a toujours prise sous son aile. Très patient, il m'a aidée à perfectionner tous mes apprentissages scolaires. Dans son restaurant bistronomique à Nariet, *Le Déjeuner*, j'ai revu tous les postes, de la plonge au service complet des repas. Il ne m'a rien épargné, n'a jamais eu pitié de moi, ni pour les quinze heures supplémentaires par semaine, ni pour les ampoules à mes pieds, qui ne cessaient de s'ouvrir et de saigner, ni pour l'exigence dans chacun de mes faits et gestes. M. Debout était dur, mais quand il comptait sur vous et que vous gagniez sa confiance, vous aviez tout. C'est ce qu'il s'est passé, mes trois premières années ont été intensives, l'établissement faisait mouche et attirait de plus en plus de clients. M. Debout a décidé que je pourrais gérer le restaurant plus ou moins toute seule.

Du coup, depuis deux ans, il ne vient plus que le lundi dans son bureau au-dessus du restaurant et ne court plus en salle, me laissant libre pour toute l'organisation. Les autres jours de la semaine, il ouvre et gère d'autres restaurants qu'il achète, construit, négocie. M. Debout a constitué un empire et il ne compte pas s'arrêter là. Il crée des partenariats avec des entreprises de transport afin d'offrir des réductions pour leurs chauffeurs dans nos établissements. Il est présent à tous les événements sportifs autour du village, du club amateur au club professionnel ; les restaurants *Le Déjeuner* sont visibles absolument partout. Les panneaux publicitaires montrent des acteurs, le pouce levé devant la devanture, des encarts radio, des interviews promotionnelles de chauffeurs heureux et repus inondent nos ondes. Les restaurants *Le Déjeuner* sont connus de tous. Ce qui nous assure chaque jour un nombre de couverts conséquent.

Cela fait maintenant six ans que je travaille pour M. Debout et je lui dois énormément. À mon âge, avoir autant de responsabilités n'est pas donné à tout le monde. Je suis responsable de salle. C'est-à-dire que je gère la salle du restaurant, le petit bar pour faire patienter les clients, l'équipe du service, et j'aide, quand il a besoin, Ramon, le chef de la cuisine, dans l'achat

d'équipements et de produits d'hygiène et dans la gestion du personnel. Mes horaires sont de 7 heures à 15 heures du lundi au vendredi. Sachant que je ne quitte jamais l'établissement avant 16 heures, le temps de tout finir. Le soir et le week-end, le restaurant est fermé, il n'y a presque pas de routiers, et M. Debout considère qu'il faut de la place pour tout le monde et laisser les autres restaurants prendre le relais. Job de rêve.

Mon équipe est constituée de trois personnes. Il y a Estelle, dix-huit ans, qui fait son alternance dans notre établissement et prépare son BTS Management en Hôtellerie et restauration, brune, toute menue avec un caractère doux et continuellement joyeuse. Clément, une trentaine d'années, fait ce travail en attendant de trouver mieux ; pas toujours à l'heure, pas toujours impliqué, mais c'est le seul garçon de la salle et nous avons bien besoin de bras pour porter les caisses remplies de vaisselle ou changer les fûts de bière de la tireuse du bar. Pour finir, au bar, Jana, polonaise, grande, blonde aux yeux bleus avec l'accent qui va avec. Elle a quitté son pays pour voir le monde et, après un an de visite, elle s'est retrouvée ici, dans ce restaurant, il y a trois ans à peu près, et n'est jamais repartie. Elle s'occupe de préparer tous les apéritifs des tables et de faire patienter les clients lorsque le service est un peu long.

Tous les jours, très tôt le matin, le téléphone commence à sonner pour réserver les tables. Nous sommes complets chaque jour, il faut dire aussi qu'à part le kébab au coin de la rue, il n'y a que nous qui proposons de la bonne restauration à des kilomètres à la ronde. Trente kilomètres pour être précise ; donc nous brassons beaucoup de monde.

Nous avons de nouvelles personnes chaque jour, qui découvrent le restaurant et qui vont devenir sans aucun doute des habitués très vite.

Le boss, M. Debout, est là comme tous les lundis, il boit son café, il a le sourire quand il me voit entrer.

— Bonjour Sonia, comment allez-vous ? s'enquiert-il en me tendant la main que je serre.

— Très bien, et vous ?

— Ça va, ma petite Sonia, c'est bon, c'est aujourd'hui ! Je vais vous présenter mon fils, j'ai décidé de lui laisser ma place, il est temps pour moi de me retirer et je pense qu'il est prêt. Il restera six mois environ dans ce restaurant, ensuite il prendra ma place dans les déplacements et assurera le reste du travail. En attendant, je veux qu'il prenne ses marques ici et je compte sur vous pour qu'il s'y sente bien. L'intérêt est qu'il tombe amoureux comme moi de cet endroit et qu'il puisse rester ici pour que nous en profitons, ma femme et moi.